

RAMON FERNANDEZ

LE PARI

roman

nrf

Soixante-neuvième Edition

Librairie Gallimard



LE PARI

DU MÊME AUTEUR :

AUX ÉDITIONS DE LA N. R. F. :

Messages (1926)

Molière (1929)

AU SANS-PAREIL :

De la Personnalité (1928)

AUX ÉDITIONS CORRÉA :

André Gide (1931)

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT
AUX ÉDITIONS DE LA N. R. F.:

Messages (2^e série).

L'Homme est-il humain? (Essai sur l'humanisme moderne).

RAMON FERNANDEZ

LE PARI

roman

nrf

Soixante-neuvième Edition

Librairie Gallimard

Extrait de la publication

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à deux cent seize exemplaires et comprend : cent neuf exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane n. r. f., dont neuf hors commerce marqués de A à I, et cent destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de 1 à C; cent sept exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre dont dix-sept hors commerce, marqués de a à q, soixante destinés aux Amis de l'Édition Originale, numérotés de 1 à 60, et trente exemplaires d'auteur, hors commerce numérotés de 61 à 90.

**Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie
Copyright by Librairie Gallimard, 1932.**

I

UN VIRAGE ET UN CLICHÉ

— Nom d'un chien!

Sous l'action du frein, les roues râpèrent trois fois le sol, déportant la voiture vers la gauche. Les vibrations du moteur lancé en seconde s'ajoutaient au crissement des essieux pour faire un bruit ignoble.

Robert Pourcieux accéléra avec fureur, avec la fureur de la honte, afin de sortir la voiture du virage, puis il laissa tout aller. Déjà, le mécanicien Marcel avait une jambe par-dessus bord. Il était sur la route avant l'arrêt de la voiture.

— Nous avons failli faire du mignon, dit-il.

Après s'être jeté à quatre pattes :

— Ça va, l'essieu n'a rien.

Le « Nous » accrut la honte de Pourcieux.

— Quel métier je te fais faire, mon vieux, ricana-t-il.

Marcel, les jambes écartées, roulait une cigarette. C'était un homme tout rond, avec un visage luisant et jovial. Il sauta dans la voiture et s'y carra.

— Ça ira mieux la prochaine fois.

— Tu n'en as pas assez?

Marcel fit de la main un petit geste rassurant.

« Pourquoi ne me tutoie-t-il plus? pensait Pourcieux tout en manœuvrant la voiture afin de lui faire faire demi-tour. Il tutoie Dietrich et La Carouge. Il me méprise complètement. Je ne suis plus à ses yeux qu'un monsieur qui a de quoi se payer une voiture et les frais d'une course, et dont on flatte les manies. »

— Elle aurait passé si vous n'auriez pas freiné à nouveau dans le virage, disait Marcel. A ces allures, pensez donc. Il s'en est pas fallu beaucoup.

Pourcieux essaya de dissimuler son anxiété sous une ronnie désabusée, qu'il ressentait aussi d'ailleurs.

— Tu crois que je m'en tirerai ?

— Vous en faites pas. Avec un peu d'habitude, ça passera. J'en ai vu, moi, des types, qu'il y avait rien à faire du tout. Le patron, un jour, m'avait dit d'accompagner le baron d'Avail, qui voulait s'entraîner pour Boulogne. Bon, nous voilà partis. Jusqu'à cent vingt, ça allait à peu près. Et puis, à partir de cent trente, le voilà qui ferme les yeux ! Vous pensez si je me suis dit merde ! Vos yeux, je lui crie. Ça ne fait rien, il me crie, à cette allure-là, je ne vois plus rien. Un numéro, celui-là. Maintenant, au boulot, conclut Marcel en logeant sa cigarette éteinte derrière son oreille. Autant !

« Non, il ne flatte pas mes manies, se dit Pourcieux. Il fait son métier, tout bonnement, comme un acrobate qui s'arrange avec des cordes usées. J'expose sa vie pour rien et il a deux enfants. »

Le désir de faire un travail digne de ce brave homme l'emporta chez Pourcieux sur la crainte de mettre à mal un père de famille. Pour sa conscience chatouilleuse, cette crainte rejoignait trop aisément un sentiment tout personnel.

Au sortir du virage, à gauche, la route s'étendait en ligne droite sur environ trois kilomètres. Pourcieux parcourut cette distance à petite allure, puis il vira, avança l'allumage et franchement accéléra. A mesure que la vitesse augmentait, les bruits divers de la voiture se fondaient en un son éclatant et continu : le déchirement du moteur, le hoquet de la transmission, le chant des pneus sur le goudron sec formaient un hurlement qui ressemblait à un appel. Tous les mouvements, toutes les secousses aussi s'unifiaient : on eût dit un seul bloc solide. A demi-chloroformé par le déplacement d'air, Pourcieux ne sentait plus son corps sur le coussin, son pied sur la pédale, son coude droit que la tôle martelait ; il ne sentait plus que ses paumes sur le volant et le mouvement de va-et-vient qu'il imprimait à celui-ci : aspiré par le vide, accroché dans le vide à un petit cercle de bois, tout autre contact s'était évanoui. C'est le moment où il faut prévoir les chocs comme si l'on calculait dans un fauteuil. Au delà de cent

vingt, l'arrêt est trop loin pour qu'on puisse se rabattre sur lui; c'est sur la vitesse qu'il faut prendre appui : se donner à elle, se fier à son aide vertigineuse pour déchiffrer les énigmes que nous pose le monde mystérieux des choses immobiles.

Pourcieux chercha des yeux la croix tracée au couteau sur un platane, qui marquait l'endroit où il devait lâcher l'accélérateur. Il ne la vit pas et crut l'avoir dépassée. L'inquiétude le dédoubla : l'homme qui attendait le moment de ralentir n'était pas le même que celui qui accélérerait. Ce dernier, par rage, força la vitesse, mais ce n'était plus l'aspiration de tout à l'heure; l'effort se faisait sentir. La croix! Est-ce bien elle? Oui, la croix, allons-y. Pourcieux, lâchant la pédale, jeta un regard vers Marcel; le mécanicien, agrippé d'une main au coussin, de l'autre à la tôle, replié sur lui-même, fixait la route au loin : l'attente lui donnait l'air pensif. Pourcieux cherchait maintenant l'autre croix, celle qui indiquait le point où il fallait passer en seconde. Par impatience, il accomplit la manœuvre trop tôt. Il lui fallut accélérer plus qu'il n'avait prévu et le cri du moteur, qui atteignait le sommet de ses révolutions, le troubla. Le virage pouvait être tenu à quatre-vingts, il le savait, et voilà que l'aiguille du compte-tours descendait à soixante-quinze. Il s'accrocha au volant et son pied s'abattit sur la pédale. Quatre-vingt-cinq. La voiture, qui semblait avoir pris la forme du virage, se tendait à gauche comme si elle allait s'ouvrir en deux. Déjà il la sentait se disloquer sous lui. D'un mouvement fatal, son pied rejoignit la pédale du frein. Contre ce pied, il lutta désespérément, mais ce pied, comme son corps, comme son vouloir, n'obéissait plus qu'aux forces aveugles. Cette fois, il sortit du virage sur le frein, secouant le volant comme un cheval sans bouche.

Pendant quelques instants, Robert Pourcieux ne fut sensible qu'au bruit des cigales et à la cuisson du soleil sur sa nuque et sur ses mains. Puis il eut une crise de fureur. Il donna un coup de pied sur la roue qui se trouvait à sa portée. Ce geste stupide le calma, ou plutôt le plongea dans un lourd abrutissement. Levant les yeux, il vit Marcel assis sur un tas de pierres, de l'autre côté de la route. Le mécanicien bourrait sa pipe. On entendait au loin le craquement d'un moteur.

— Vite, dit Marcel, poussons-la sur l'herbe.

La manœuvre accomplie, les deux hommes grimpèrent

sur un mur de briques, clôture d'une petite usine encore déserte, d'où ils pouvaient apercevoir à la fois la ligne droite et le virage.

Dans un cadre de terre blanche et de ciel éclatant, une auto roulait comme une torpille sur rails. Un claquement sec retentit, le moteur changea d'octave. Le pilote se tenait très droit, sciant le volant d'un geste vif et régulier. Le mécanicien, à moitié couché sur la tôle bleue, salua de la main. La voiture glissa vers le milieu de la route, puis, après un redressement énergique, et sur un ton plus grave, fila vers l'horizon.

Marcel tira sur sa pipe éteinte.

— Il était au moins à quatre-vingt-dix, dit-il, les yeux ronds, en essuyant sa bouche avec sa manche. C'est La Carouge. Je n'aurais pas cru qu'on pouvait aller jusque-là.

Ils sautèrent sur la route.

— Tu vas prendre la voiture, dit Pourcieux d'une voix alerte et précise. Tu la conduiras jusqu'au camp. Moi, je rentre à pied.

Seul un ton de décision pouvait le sauver.

— Vous n'y pensez pas, dites. Il y a au moins huit kilomètres d'ici la ville.

— Il est à peine sept heures et cela me fera du bien de marcher. Tu m'attendras là-bas. Tu serais bien gentil de me passer mon appareil de photo que j'ai laissé sur le siège, entre nous. A tout à l'heure, mon vieux.

Non, il ne lui recommandait pas de ne rien dire. Marcel ferait ce qu'il voudrait. Robert Pourcieux était trop dégoûté de soi-même pour n'être point résolu à dissimuler sa déconfiture; il était trop découragé et trop orgueilleux pour empêcher les autres de la publier. Il lui semblait même, à cet instant, que la dérision du monde, qu'il subirait passivement, lui ferait du bien.

Robert était un bon marcheur. Le mouvement embarrassait un peu sa pensée mais déclenchait une suite de réflexions et d'images qu'il laissait glisser à leur guise. Comme il dévalait une pente assez raide et caillouteuse afin de gagner Aix par un raccourci, deux silhouettes d'hommes se succédaient dans sa mémoire, puis se superposaient, à la façon d'un film détraqué.

D'abord son ami Boucard. Il le voyait, dominant d'un long torse maigre le volant de sa six chevaux neuve. Et il se voyait lui-même, Pourcieux, prodiguant à Boucard des conseils fraternels. Boucard le regardait, de ses yeux blancs

de logicien. Afin d'aller de sa villa de banlieue à la Sorbonne, Boucard avait dû se résoudre à apprendre à conduire. Non sans de grandes et mystérieuses peines. Il avait fait appel à Pourcieux, à ce bizarre et charmant Pourcieux, à la fois roi du volant et licencié d'histoire, qu'on avait vu en combinaison blanche au cours de Seignobos. Robert se rappelait la sorte d'ivresse incroyable où l'avait plongé ses fonctions modestes de mentor : la façon dont il sautait dans la petite voiture en marche, et de la voiture sur la route; ses gestes libres, souples, gentiment moqueurs; sa manière de suggérer à Boucard, presque imperceptiblement, qu'il venait à lui d'un autre monde, d'un monde où l'on risquait sa vie, où la pensée était au service de l'aventure; sa voix surtout (il l'entendait aussi distinctement, parmi les cigales et les bourdons que si elle eût été, à l'époque, enregistrée), sa voix qui avait emprunté les intonations de Marcel. Robert s'arrêta court. Il se sentait rougir jusqu'aux cheveux.

Ce marquis de La Carouge! C'était un de ces hommes dont la voix haute, la moustache blonde, l'œil militaire semblent des armes habilement maniées plutôt que l'expression spontanée de leur nature; dont la grande taille paraît uniquement destinée à leur permettre de se pencher cordialement sur la victime qu'ils vont rouler. Robert le détestait comme un bourgeois riche peut détester un noble pauvre qui se débrouille. L'autre jour, dans un café d'Aix où les coureurs de l'équipe s'étaient réunis après l'entraînement, La Carouge avait tenu des propos grossiers sur une de leurs amies. Robert, excité par deux pernod blancs, avait répondu sur un ton vif, et bientôt trouvé des paroles insultantes.

Au moment où les mots impardonnables étaient prononcés, La Carouge avait heurté du coude la bouteille de pernod qui s'était brisée sur le sol. Après la confusion qui avait suivi, il avait repris, sans flancher, son ton cordial, mais sans revenir sur les propos qui avaient irrité Robert. Et si Robert, de son côté, avait laissé tomber l'incident, c'était, il l'apercevait clairement, que la lâcheté de La Carouge l'avait profondément réjoui. En continuant, il eût craint de le pousser au courage.

Lâcheté? Au fracas de la bouteille succédait maintenant le souvenir du virage si nettement, si bravement enlevé. Marcel trouverait-il que La Carouge était un lâche, même si on lui racontait l'incident du café? Mais, au fait, pen-

sait-il seulement que La Carouge était courageux? La bravoure ne s'arrête-t-elle pas où le métier commence? Sur ce terrain difficile Pourcieux se sentait désorienté. Il glissa, faute de mieux, vers l'indignation morale. « Comment, songeait-il, un homme qui fait preuve de tant d'audace, qui reste maître de soi dans des circonstances où tout secours extérieur nous abandonne, peut-il s'abaisser jusqu'aux combinaisons de maquignon louche dont La Carouge fait son ordinaire? En somme, c'est parce qu'il gagne des courses qu'il peut refler des clous aux Argentins. C'est un boutiquier de la vitesse. Il prend un virage comme un autre place du ruban. »

Cette pensée lui fit du bien, lui permettant de respirer avec plus de liberté pendant quelques minutes. Mais après tout, ce n'est pas si commode que cela de placer du ruban, et c'est encore moins commode que cela de prendre un virage à la façon de La Carouge. L'impuissance de Robert s'aggravait des motifs qu'il imaginait afin de la justifier. L'idée lui vint tout d'un coup que savoir prendre un virage à quatre-vingt-dix est une simple question d'habitude. Mais alors, où donc en était-il avec ses angoisses? Robert fut effrayé de sa nullité. De tempérament foncièrement actif et tirailé entre tous ces possibles, il était sans cesse ramené vers l'acte qu'il avait manqué. Le virage l'attirait physiquement, excluait tous les autres actes. Il tremblait de fureur en songeant à la folie qu'il avait commise en renvoyant sa voiture, idiotement, pour faire bonne contenance. Les blancs kilomètres devant lui lui parurent infranchissables. Il aurait donné n'importe quoi, sauté dans n'importe quelle voiture pour recommencer. Il aurait accepté avec joie la mort, si la mort lui eût permis de surmonter une faiblesse dont il n'osait prononcer le nom.

L'impression fut si pénible qu'il se surprit immobile. Pour essayer de chasser cette angoisse insupportable et stupide, il promena ses regards autour de lui.

Cette année-là, le Circuit de Provence passait par la route de Trets à Gardanne, tournait à angle droit sur le chemin de Toulon, puis empruntait, à une lieue d'Aix, la route d'Italie. Parcours perfide, sur un sol luisant et goudolé qui se dérobaît, se cassait aux tournants. Le chemin qu'avait suivi Robert coupait à travers des champs en terrasse et des morceaux de collines pelées pour déboucher sur la grande route de Paris, à l'endroit où une forteresse

naturelle, flanquée de bastions rocheux, défend la Haute-Provence contre les molleses d'en bas.

Le paysage immobile et dense, d'une immobilité et d'une densité de clair de lune, trempait dans une lumière sèche qui jaunissait les verdure, les durcissait. Chaque objet, sans rompre l'harmonie de l'ensemble, paraissait isolé de tous les autres. L'énorme vague pétrifiée de Sainte-Victoire étalait les plis rugueux de sa peau d'éléphant, et de sa crête aiguisée par le soleil désignait le recul des cieux. Au-dessous, un vaste mur se couvrait, comme d'une tapisserie effilochée, d'une courte végétation poussiéreuse. Vers le fond de la vallée, la campagne, nourrie d'une eau inattendue, offrait des contrastes au rempart africain qui la dominait : un tapis d'herbes fraîches auprès des marches pierreuses d'un champ clairsemé d'oliviers, un bouquet d'arbres de Touraine non loin d'un village espagnol dont les cubes roux s'accrochaient au rectangle du clocher. Le faite pâlisant des oliviers se noyait dans l'atmosphère diaphane, tandis qu'arrêtées dans leur ligne mince, séparées et comme abstraites du paysage, seules à éteindre la lumière, les lames sombres des cyprès piquaient l'azur.

Robert oublia d'un coup ses inquiétudes. Repris par ce pays qui était le sien, il se laissa dériver dans la lumière. Il cherchait des comparaisons qui lui paraissaient ensuite infidèles. « On dirait les montagnes de la lune, songeait-il... mais c'est qu'aussi on dirait une construction humaine. Ce pays est séparé du reste du monde, en suspens dans l'azur comme un mirage. C'est surtout, je ne sais pourquoi, à une statue qu'il fait penser... Oui, il en a l'immobile net-teté, le détachement, le silence. » Mais Robert détestait les métaphores, qu'il tenait pour de la fausse monnaie. Un tel spectacle, où chaque objet s'arrêtait à sa forme, fût-elle inachevée, et s'y reposait éternellement, suggérait la vanité de tout effort.

Manger une olive noire sous un platane jaune lui parut un état supérieur à tous les autres. Pour mettre le comble à son extase en lui rendant, par bouffées, son enfance, la montagnère qui se levait lui apporta l'odeur de l'olivier brûlé. Ce parfum l'écarta de sa route. Comme il en cherchait la source, il vit que la fumée sortait d'un groupe d'arbres auquel menait un sentier. Parvenu à la lisière du bosquet, il se trouva sur un terre-plein ombragé au milieu duquel s'élevait une sorte de gentilhommière. L'architec-

ture en était bizarre. Des tourelles, de celles qu'on voit dans le Nord aux fermes fortifiées, encadraient une petite colonnade à l'italienne que surmontaient deux étages fort bas. Partout régnait un grand abandon. Au bord du terre-plein on apercevait par endroits des morceaux de balustrade. Quelques buissons épars avaient dû faire partie d'un motif en buis taillé. Un reste de fontaine, d'où l'eau jaillissait encore à profusion par la bouche d'un enfant joufflu qui avait perdu la moitié du visage, se dressait à côté d'un tronc de femme renversé sur l'herbe folle.

Robert fut bientôt distrait de ce décor étrange par la vue d'une jeune fille assise en tailleur sur un des tronçons de balustrade. Les coudes aux cuisses, la tête penchée en avant, elle suçait une grosse figue. Sa jupe relevée découvrait ses jambes. Le jus du fruit rejaillissait sur sa robe sans qu'elle parût s'en soucier. Robert eut la vision de cheveux noirs en désordre, de pommettes saillantes dans un visage pâle, de lèvres grossies par le fruit qui les éclaboussait. D'un mouvement machinal, il se pencha sur son kodak et pressa le déclic. Le bruit sec fit relever les yeux à la jeune fille. Jetant sa figue, elle sauta sur le sol et, franchissant d'un bond superbe les marches du perron, elle disparut sous les arcades.

Robert était timide. L'état d'intrus lui enlevait tout droit à un orgueil auquel il tenait beaucoup. Il se reprocha sincèrement d'avoir troublé si brutalement cette sauvage intimité. Mais certaines visions, certaines atmosphères nous imposent de mystérieuses certitudes. Robert sentit nettement qu'il laissait dans cette clairière quelque chose de lui-même qu'il ne retrouverait jamais ailleurs.

Comme il approchait du camp dressé par son équipe sur les bords de l'Arc, il ne croyait pas encore à la réalité du spectacle qu'il venait de contempler. Il regardait son appareil comme si celui-ci lui réservait une surprise, et au lieu d'un manoir absurde et d'une jeune sauvageonne, allait lui révéler, dans la chambre obscure, quelque pêcheur à la ligne et quelque villa de banlieue. Il était partagé entre le désir d'obtenir des renseignements sur cette maison délabrée et sur ses habitants, et l'envie de continuer à rêver à son aise. Il fut même sur le point de jeter le cliché à l'eau.

Préoccupé par une chose qui lui paraissait irréaliste, il trouvait peu réelles les choses qui l'entouraient. Le mugissement d'un moteur qui s'emballait sur place ne réussit pas

à le distraire, et il faillit renverser le plateau de cocktails que portait un homme vêtu d'une combinaison bleue. Quelqu'un se tenait devant lui, avec insistance, touchant sa casquette. C'était Marcel.

— J'ai ramené la voiture. Ils m'ont demandé ce qui vous était arrivé. J'ai laissé ça dans le vague, ne sachant pas. Comme elle pète le feu, votre voiture, il y en a plusieurs qui voudraient savoir si vous comptez courir.

Les yeux du mécanicien étaient fort animés : on devinait des supputations derrière son silence. A ce moment, Robert sentit un bras qui se glissait sous le sien et vit, penché sur lui, la tête blonde de La Carouge.

— Venez donc chez moi, mon cher, vous devez avoir chaud.

Le « chez moi » de La Carouge consistait en une tente individuelle dressée un peu à l'écart du camp. Sur une table on avait placé du whisky, un siphon et des verres.

Robert avait choisi sa ligne de conduite, et comptait s'y tenir avec la plus grande simplicité.

— Je ne peux rien faire, en ce moment, inutile d'insister. Si ça continue, je ne courrai pas.

— Quand on est comme cela, en effet, il n'y a rien à faire, dit La Carouge avec la décision rapide d'un homme qui sait par expérience de quoi il s'agit.

Il avait parlé trop promptement pour que Robert le soupçonnât de jouer la comédie. Cette réponse le reconforta. Il ne trouvait presque plus rien de honteux à son échec de tout à l'heure.

— Ecoutez, mon cher, voilà, continuait La Carouge. Vous savez que je devais courir pour X., et que je me suis empoigné, à la dernière minute, avec le chef d'équipe, un beau salaud, entre parenthèses. J'ai dû prendre ici la première voiture venue. Il se trouve que ma bagnole est rapide, mais j'ai eu des ennuis d'embrayage. Elle est plus vite que la vôtre. Si l'embrayage tient, je les gratte tous, mais il y a un aléa. Si par hasard vous renoncez à courir, votre bagnole pourrait m'aller. Moins vite, mais sûre. Et alors j'ai pensé qu'on pourrait s'arranger. Mais posez donc votre kodak. Vous tenez ça comme un coffret précieux.

— Je vais voir, je ne suis pas encore décidé, dit Robert en serrant son kodak contre lui par une sorte d'instinct.

« Voilà donc, pensait-il, la cause de l'empressement de Marcel. Ils s'entendent pour me voler. C'est le comble :

je ne suis même plus le Monsieur qui se paye une course, mais le Monsieur qui « fait courir » les voitures qu'il achète. Bagnole, quel horrible mot! Mais il n'y a pas à dire, ce La Carouge est plein de charme. »

Le whisky commençait à opérer, laissant Robert tout à fait lucide, mais supprimant les douleurs de la lucidité. Il dosait exactement les mensonges et les vérités que lui débitait La Carouge. Il savait qu'on pouvait tirer plus de chevaux de sa voiture que de celle du marquis, et que celui-ci eût donné beaucoup pour l'avoir.

— Ça vous est égal que je vous donne ma réponse ce soir?

Robert était déjà décidé à céder sa voiture à La Carouge, mais en le tenant en suspens il se conservait une supériorité sur celui-ci.

La Carouge, debout, la tête inclinée, abritait une allumette entre ses paumes repliées. Ses yeux faisaient un va-et-vient incessant et rapide. Du fourneau de sa pipe il désigna le kodak.

— Des photos à développer? Venez dans ma chambre à Aix. J'ai tout ce qu'il faut.

Il fallut trois verres de whisky pour décider Robert. Il détestait toujours La Carouge, mais de loin pour ainsi dire, et le charme du jeune homme opérait sur lui de plus en plus. Cette influence, il ne l'eût sans doute pas reconnue. Elle ne se traduisait que par le soin qu'il avait de ne choquer en rien les manières et les habitudes de son interlocuteur.

La façon de conduire de La Carouge l'émerveilla. La voiture frôlait les obstacles sans jamais ralentir. Elle s'imposait de loin et jusqu'au bout maintenait ses droits, laissant les autres se débrouiller. Elle paraissait fondue dans une seule pièce de métal. Le mélange d'alcool et de soleil acheva de disperser Robert. De l'influence à l'imitation, il n'y a pas loin. Une femme s'éveille dans l'âme de tout homme qui en admire un autre pour des qualités que lui-même ne possède point.

Sous les platanes du cours Mirabeau, à la terrasse de ce même café où naguère il avait insulté La Carouge, Robert, qui appelait maintenant les automobiles des bagnoles, confiait au marquis sa découverte du matin. Le marquis s'enquit du physique de la jeune fille et manifesta un grand désir de développer le cliché. Penché tous les deux sur la cuve humide, dans la chambre noire de l'hôtel où

logeait La Carouge, ils virent apparaître les tourelles et les arcades, les morceaux du jardin abandonné, la silhouette humaine sur un tronçon de balustrade. L'ensemble était assez confus, mais le soleil avait éclairé sans doute la jeune fille, car celle-ci se dessinait avec plus de netteté que le reste.

— Elle a l'air d'une belle petite gosse, dit La Carouge. Regardez-moi ces jambes : un peu plus et l'on voyait tout. Il faudra faire tirer des cartes postales et lui en envoyer une.

Ces paroles eurent un effet singulier sur Robert. Elles effaçaient brutalement tout ce que sa vision matinale avait eu pour lui de particulier, d'intime, d'exceptionnel; mais loin de l'irriter contre La Carouge, elles changeaient complètement le sens qu'il avait attribué à cette vision. Ce n'était plus maintenant qu'un épisode amusant, dont l'intérêt consiste à pouvoir être conté entre hommes, avec preuves à l'appui. Chose curieuse, c'était les traits mêmes de son aventure qui lui avaient paru ineffables — l'intimité surprise, le fruit dévoré, l'indécence involontaire de la jeune fille — que maintenant il trouvait piquants et dignes d'être rapportés.

L'anecdote et la photo eurent grand succès à la popote des coureurs. L'association Pourcieux-La Carouge faisait d'ailleurs un certain effet : du moment qu'ils avaient l'air de s'entendre, on respectait du même coup la richesse de l'un et l'adresse de l'autre. Non sans quelque amertume, Robert avait surpris la fin d'une conversation entre Dietrich, le plus ancien coureur de la maison, et Ravoix, le directeur des courses. Le vieux pilote disait : « Les amateurs s'arrangent toujours sur notre dos. » Robert comprit que sa voiture était convoitée par toute l'équipe, et il fut sur le point de la donner à Dietrich, qui travaillait pour vivre, mais les flatteries basses de ce dernier le révoltèrent. Canaille pour canaille, il préférait du moins celle qui faisait proprement les choses.

La Carouge fut d'ailleurs parfait pour Robert. Il lui adressait la parole sur un ton bref et assez rude, en homme qui ne lui faisait pas l'injure de le flatter ou de lui expliquer les choses, et qui supposait admis d'avance ce qu'il lui suggérerait. Il ne le regardait presque jamais, non par dissimulation ou par gêne, mais afin d'établir une sorte de compagnonnage entre eux, comme des gens qui auraient longtemps vécu l'un près de l'autre.

Aussi reçut-il sa récompense. Vers minuit, Robert lui avait confié sa voiture, et l'avait chargé de vendre celle-ci après la course. Par un reste de respect humain, il se réservait la moitié du prix de vente.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Revue mensuelle de Littérature et de Critique

Directeur (1919-1925) : Jacques RIVIÈRE

Directeur : Gaston GALLIMARD. — Rédacteur en chef : Jean PAULHAN
 — Paraît le 1^{er} de chaque mois —

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

publie régulièrement

des articles, des chroniques et des notes de

RAMON FERNANDEZ

Elle a publié, entre autres,

RÉCITS

SURPRISES (nrf. de Septembre et Octobre 1924)

ÉTUDES CRITIQUES

LE MESSAGE DE MEREDITH... .. (Novembre 1923)

PAUL BOURGET (Août 1926)

DE L'ESPRIT CLASSIQUE.. .. (Janvier 1929)

LA PENSÉE ET LA RÉVOLUTION (Septembre 1930)

CHRONIQUES

LES ESSAIS : Intentions politiques (Juillet 1927)

Sur la Trahison des Clercs. (Janvier 1928)

Note sur l'esthétique de Proust. (Août 1928)

Poétique du Roman (Avril 1929)

Poesie et Biographie (Décembre 1929)

Molière et Copeau (Août 1929)

Expression et Représentation (Février 1930)

L'autre Impasse (Janvier 1932)

Religion et philosophie (Mai 1932)

NOTES

LE CERCLE DE FAMILLE de M. André Maurois

LE NOEUD DE VIPÈRES de M. François Mauriac

prochainement :

LE BILAN DE ZARATHOUSTRA

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

FRANCE : Édition de Luxe : Un an 100 fr.

Édition ordinaire : Un an 56 fr. — 6 mois 30 fr.

UNION POSTALE : Édition de Luxe : Un an 115 fr.

Édition ordinaire : Un an 65 fr. — 6 mois 35 fr.

AUTRES PAYS : Édition de Luxe : Un an 125 fr.

Édition ordinaire : Un an 72 fr. — 6 mois 38 fr.

Vente au numéro :

FRANCE 6 fr. | AUTRES PAYS 7 fr. 50